

## LETTRE DE M. JOUSSE

Thaba-Bossiou, 7 janvier 1879.

Messieurs et honorés Frères en Jésus-Christ,

Je voudrais, au commencement de cette nouvelle année, vous faire un récit de ce qui s'est passé dans la partie du champ missionnaire confiée à mes soins, pendant le cours de celle qui vient de finir ; je voudrais, en vous associant à nos travaux de chaque jour, vous faire partager nos joies et nos douleurs, nos craintes et nos espérances. La chose est moins facile qu'on ne pense ; dans ce siècle de la vapeur et de l'électricité, on aime assez peu à revenir sur un passé, même de quelques mois seulement. Quoi qu'il en soit, je sens qu'il est de mon devoir de vous écrire, et je le ferai pour rendre témoignage à la fidélité du grand Chef de l'Eglise qui nous soutient et nous bénit dans nos travaux.

Pendant l'année dernière, nous avons eu la joie de réadmettre dans l'Eglise sept personnes qui, à des époques différentes, en avaient été forcément exclues. Quand nous voyons un païen encore brut s'approcher de nous et s'enquérir de la voie du salut, nous en éprouvons une joie très vive ; mais combien notre joie est plus vive encore, quand nous voyons revenir au bercail une brebis qui s'en était échappée ! Y a-t-il rien de plus triste au monde que de voir un être qui a fait profession de piété, aller grossir le nombre des mondains et des impurs ? Nous avons ici deux espèces de relaps ; l'une, et c'est celle qui en compte le plus grand nombre, se compose de gens qui, sans avoir renié la foi, sont pourtant retombés au pouvoir de l'ennemi. Ces malheureuses victimes du prince des ténèbres, on les voit traîner, en soupirant, la chaîne du péché, sans cesser pourtant de fréquenter le culte, de lire la Parole de Dieu et de prier. Ces âmes sont dignes de pitié. Quelquefois, ce n'est pas la force morale seulement

qui leur a fait défaut, mais aussi les lumières. En voici un exemple entre autres. La loi de l'Eglise, en cela d'accord avec la loi qui régit maintenant ce pays, affirme ce principe si élémentaire que les enfants appartiennent à la mère aussi bien qu'au père. Une veuve, au lieu de voir ses enfants se disperser chez des frères ou des oncles, à la mort de son mari, peut faire valoir ses droits sur eux et les élever chrétiennement. Mais, dans la pratique, il se trouve que, ce qui nous paraît à nous si simple et si juste, ne l'est pas au même degré pour la femme à peine émancipée. Il lui semble tout naturel que ses enfants passent aux mains de parents plus ou moins rapprochés ; surtout si le mariage a eu lieu à la façon païenne, c'est-à-dire si la femme a été acquise avec du bétail, ce qui constitue un droit pour ceux des parents qui ont concouru à fournir la quantité de bétail demandée par le père de la femme. Dans un pays qui sort de la barbarie, des cas de ce genre ne sont pas rares ; les mœurs, pour être à la hauteur des lois, doivent subir de grandes modifications, et ce n'est pas l'œuvre d'un jour. Toutefois, l'Evangile a son idéal, et s'il sait compatir, il ne sanctionne jamais ce qui est mal. Les personnes qui ont failli dans le cas dont je parle sont donc les objets de notre vive sollicitude, et notre joie est grande quand nous les voyons revenir au Seigneur.

Mais il y a une autre classe de relaps, les seuls peut-être auxquels il convient de donner ce nom : ce sont ceux que des intérêts matériels, ou politiques, ou des passions charnelles ont enlevés à l'Eglise visible du Seigneur. Cette classe-là se recrute surtout parmi les chefs, grands ou petits ; ils font un mal réel directement et indirectement. Devant un missionnaire, ils conservent encore un certain décorum dans le langage ; ils tiennent à être polis envers Dieu et envers ses serviteurs ; mais, hors de là, leur influence est malfaisante. Qui dira tout le mal que des hommes tels que Molapo, Mashupa, etc., ont fait et font encore à ce peuple !

Que Dieu ait pitié d'eux et les ramène dans le bon chemin, pendant qu'il en est encore temps. Disons-le cependant, à la gloire du Seigneur, le nombre des relaps de cette dernière catégorie me semble aller diminuant chaque année.

Pendant le cours du mois de juillet dernier, nous avons eu deux fêtes chrétiennes fort intéressantes, auxquelles ont assisté un grand nombre de personnes. Le chiffre de deux mille est certainement au-dessous de la réalité. A Korokorò, nous faisons la dédicace d'une chapelle qui peut contenir cent cinquante personnes, et nous baptisons six adultes ; à Kémé, nous recevions dans l'Eglise, par le baptême, douze nouveaux combattants.

Nous avons, cette année, fait la perte de nos deux bons vieillards de la montagne de Moshesh, Ratsiou et Phonyola : l'un baptisé sous le nom de Timothéa, l'autre sous celui de Pétrose. Le premier a vécu trois ans depuis son baptême, le second un an. L'un et l'autre ont été des témoins fidèles jusqu'à leur dernière heure, et je serais porté à croire que c'est à la bonne influence qu'ils ont exercée, par une piété vivante et joyeuse, que l'on doit la conversion récente d'une douzaine de personnes qui étaient restées plongées dans le paganisme le plus noir. Comme on aimait à entendre Ratsiou ajouter à sa salutation habituelle ces mots qui attestaient la profondeur du changement opéré en lui : *Ki lumetse go Molumo*. « Je crois en Dieu. » Avec quel bonheur il voyait arriver le jour du Seigneur ! Il savait que les jeunes filles de notre école iraient lui chanter des cantiques et lui parler de Jésus-Christ. Depuis des mois, il était mort pour le monde, pour ses enfants ; nul ne pouvait réveiller son attention assoupie par l'âge ; mais il revenait à la vie dès qu'on lui parlait de Dieu et qu'on chantait les louanges du Seigneur (1).

La veille de la mort de Phonyola, j'étais assis à ses côtés ;

---

(1) Il devait avoir près de quatre-vingt-dix ans. C'était un frère de la mère de Moshesh.  
(Note des Réd.)

il m'avait fait appeler : « Le Maître venait chercher sa brebis et le berger devait être là. Il ne voulait pas s'en aller comme un fugitif. » Après m'avoir parlé, il ferma les yeux et je vis qu'il s'entretenait avec quelqu'un. Sa figure était rayonnante de joie. Heureux vieillards, vous nous avez appris comment on doit mourir quand on croit en Jésus ! Soyez bénis, et que votre mémoire soit honorée par tous ceux qui ont été témoins de votre vie nouvelle et de votre mort.

Chaque jour, à la demande des habitants du village de Moshesh, la prière réunit le matin, à la pointe du jour, des personnes qui cherchent ou qui ont déjà trouvé le Seigneur ; on y voit toujours de nouvelles figures. Chaque dimanche, notre chère collaboratrice dans l'école de jeunes filles, Mademoiselle Miriam Cochet, fait l'ascension du plateau, accompagnée d'une partie de ses élèves ; elle évangélise de maison en maison, et l'un de ses moyens les plus puissants d'action est la musique sacrée. Tel qui se refuse à recevoir une exhortation ne peut pas résister à l'attrait d'un chant exécuté avec harmonie et entrain par nos jeunes filles. C'est par là qu'on a commencé avec Phonyola. Vraiment, Dieu semble avoir allumé un feu qui ne paraît pas prêt à s'éteindre dans le village du débonnaire Moshesh, où chacun se souvient plus ou moins des paroles qu'il a prononcées sur son lit de mort : « Ceux-là seuls qui me suivront dans la voie du salut auront été mes vrais amis. »

Nous nous plaisons à considérer les Bassoutos, sinon comme des hommes studieux, du moins comme des gens pour lesquels la lecture a un grand charme. La vente de nos livres saints, de nos cantiques, de nos livres d'école et le nombre toujours croissant des abonnés de la *Petite Lumière* du Lessouto, nous disent, à leur manière, que les Bassoutos sont, en ce point, à la tête des tribus évangélisées du sud de l'Afrique. Il faudrait être tout à fait aveugle pour ne pas le voir. Cependant ce tableau a ses ombres, et nous serions bien coupables si nous ne le reconnaissons pas. Le nombre des

*enfants* (pour ne parler que d'eux ici) qui vivent en dehors de tout enseignement est peut-être douze fois plus considérable que celui des enfants placés sous l'influence de l'école chrétienne. Un recensement, fait il y a quatre ans, donnait soixante mille enfants des deux sexes au-dessous de quinze ans et environ huit mille un peu au-dessus de cet âge. Depuis quatre ans, ce nombre s'est considérablement accru. Que sont donc nos quelques milliers d'écoliers comparés à ces milliers redoublés ! Si, sous l'empire d'un réveil général, la tribu *tout entière* se levait comme un seul homme et nous demandait d'instruire sa jeunesse, nous serions pris au dépourvu. Voilà ce qui m'inquiète quand je porte mes regards vers l'avenir. Dira-t-on que je m'inquiète d'une chimère ? Je suis convaincu qu'avant vingt ans, qu'avant dix ans peut-être, ce jour sera venu pour le peuple de Moshesh... Qu'on abolisse pour tous les initiations de l'ancien rite national, la circoncision, cette abomination de la presque totalité des tribus africaines ; qu'on supprime entièrement le mariage avec du bétail, moyen déguisé de faire de la femme une esclave, et nous verrons affluer la jeunesse dans nos écoles, comme un véritable torrent. En attendant, préparons-nous ; préparons les futurs instructeurs de la tribu, et que, lorsque l'heure de Dieu aura sonné, nous ne soyons pas trop au-dessous de la tâche à remplir.

A première vue, il semble que nous soyons dans une bonne position. Avec nos deux grandes institutions de Morija, si habilement dirigées, et qui comptent au delà de cent élèves, nous pouvons, semble-t-il, attendre de pied ferme l'heure du grand réveil. Quant à moi, je ne suis pas si rassuré ; la moyenne annuelle des élèves qui sortent *brevetés* de l'École normale de Morija est au-dessous de dix ; on peut à peine compter sur six par an pour *nos* écoles. Ce faible recrutement ne répond certainement pas aux besoins présents, et nous sommes encore obligés d'employer d'autres instituteurs qui ne sont pas toujours suffisamment instruits ; que sera-ce donc

quand des besoins plus pressants se feront sentir? Le temps approche où nous devons multiplier nos écoles de stations; chaque annexe aussi aura bientôt des écoles qui se rattacheront à elle; voilà l'œuvre à faire demain; serons-nous prêts? Il faudra nécessairement que notre Ecole normale élargisse ses tentes et qu'elle ouvre ses portes à un plus grand nombre d'élèves.

Et notre école de jeunes filles de Thaba-Bossiou ne fournira-t-elle pas aussi son contingent dans la petite armée des éducateurs de ce peuple? Je l'espère, car je suis convaincu que les jeunes filles de ce pays, sans être précisément studieuses, ont des dons pour l'enseignement; un certain nombre d'entre elles ont déjà fait leurs preuves. Cependant, il ne faut pas se faire illusion, le temps n'est pas encore venu où nous pourrions compter sur chacune de nos élèves pour fournir une carrière d'institutrice; *toutes se marient* et quelques-unes très jeunes; et, une fois mariées, tout leur temps est absorbé par les nécessités de la vie domestique. Qu'elles puissent, à leur sortie de notre école, être employées comme institutrices jusqu'au moment de leur mariage, c'est tout ce qu'on peut attendre pour le moment. Aussi bien, notre institution n'est-elle pas une école normale, mais plutôt une école industrielle. Notre but en la fondant, et nous n'avons jamais dévié en ce point, a été de préparer des jeunes filles à leur tâche future d'épouses et de mères par le moyen de l'instruction et du travail. Après un séjour de deux ou trois ans dans notre école, nous les voyons entrer avec confiance dans la vie active; un bon nombre d'entre elles sont devenues les compagnes d'évangélistes et d'instituteurs. Voilà le but que nous nous sommes proposé et le seul qui, pour le moment, nous paraisse devoir être atteint. Une mission spéciale semble pourtant pouvoir leur échoir en partage: celle de fonder des écoles de couture pour des enfants confiés aux soins de leurs maris instituteurs. Le gouvernement anglais, qui désire voir la tribu avancer dans la civilisation, accorde 250 fr. par an à

quiconque donne des leçons de couture à des enfants, deux fois par semaine. Nous avons une école de ce genre dans une de nos annexes et les résultats obtenus sont excellents.

Qu'il me soit permis en terminant, Messieurs et honorés Frères, de vous recommander chaleureusement l'œuvre si bien commencée par nos devanciers, et qui se poursuit non sans succès au Lessouto. Une œuvre immense reste encore à faire et le nombre de vos ouvriers n'est pas en rapport avec la grandeur de la tâche à remplir. Que sera-ce donc quand la tribu tout entière, comprenant les bienfaits de l'instruction chrétienne, se tournera vers nous et nous dira : « Donnez-nous toute l'instruction qui élève un peuple et le rend meilleur ! »

Je vous prie d'agréer, Messieurs et honorés Directeurs, la nouvelle assurance de mon dévouement chrétien.

Théop. JOUSSE.

---

IMPROVISATION PIEUSE D'UN MOSSOUTO DANS L'ÉCOLE  
NORMALE DE MORIJA

Nous avons dit, dans notre dernier numéro, qu'un élève de cette école était mort subitement, à la grande consternation de ses camarades, qui n'avaient observé chez lui aucun symptôme de maladie ou d'affaiblissement. Le soir de ce jour de deuil, un jeune sous-maitre indigène présidait, dans l'établissement, une petite réunion de prière. Il ajouta à la lecture d'un fragment de la Parole de Dieu quelques réflexions qui frappèrent tellement une de nos sœurs missionnaires, qu'elle les recueillit de suite pour nous en faire profiter. Nous nous sommes rappelé et d'autres probablement se rappelleront comme nous, en les lisant, cette prophétie que